

Histoire
de la philosophie
au xx^e siècle

Christian Delacampagne

Histoire
de la philosophie
au xx^e siècle

nouvelle édition

Éditions du Seuil

ISBN 2-02-039594-0
(ISBN 2-02-021113-0, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, septembre 1995
et janvier 2000 pour la postface

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*En souvenir de mon père,
et de notre conversation interrompue
le 24 octobre 1991.*

Avant-propos

Les philosophes doivent-ils s'intéresser à l'histoire de leur propre discipline ?

Certains d'entre eux répondent par la négative. Soit parce qu'ils pensent que la philosophie n'a pas d'histoire, qu'elle est l'éternel approfondissement d'une même question à laquelle nulle réponse définitive ne peut être apportée : chaque philosophe devrait donc tout reprendre par lui-même à partir de zéro. Soit parce qu'ils croient que le statut de la philosophie est celui d'une science à part entière, promise à un progrès lent mais certain : l'étude de ses erreurs passées serait alors bien moins utile que la recherche de vérités nouvelles.

D'autres estiment, au contraire, que la philosophie n'existe pas hors de sa propre histoire. Qu'elle se confond avec le corpus des textes dans lesquels elle s'exprime. Et que philosopher consiste d'abord à s'expliquer avec ces textes : autrement dit à affronter, pour les reprendre ou pour s'en démarquer, les problèmes qu'ils soulèvent et les thèses qu'ils formulent. Aucun philosophe ne pouvant faire l'économie d'une telle confrontation, soit avec le corpus tout entier, soit avec l'une de ses fractions les plus significatives, l'histoire de la philosophie – entendue comme travail de relecture critique des grandes œuvres passées – deviendrait, en ce cas, un moment stratégique essentiel de l'activité philosophique proprement dite.

Cette dernière perspective est celle que j'ai choisie, sans me cacher qu'un tel choix soulevait immédiatement une double difficulté.

La première tient à la délimitation du secteur étudié. S'il n'y a rien d'étonnant, semble-t-il, à ce qu'un philosophe

s'intéresse à son temps, en l'occurrence au xx^e siècle, pourquoi faudrait-il que ce « siècle » – unité de mesure parfaitement arbitraire – possède une cohérence interne qui autorise à l'isoler ? La réponse, on s'en doute, ne peut venir que de l'enquête elle-même – même si j'espère montrer, dès le début de celle-ci, que le dernier quart du xix^e siècle constitue bien, pour l'histoire de la philosophie, le début d'une « coupure » dans les conséquences de laquelle nous sommes encore pris aujourd'hui.

Seconde difficulté : à partir du moment où elle se veut critique, une relecture des cent dernières années de la philosophie occidentale ne peut prétendre se faire passer pour « neutre » ou pour « désengagée ». Tout en s'efforçant d'être aussi « objective » que le sujet le permet, l'histoire – ou la reconstruction – que je propose ici, exprimant *une* façon de lire les textes et donc de voir le monde, ne saurait être qu'*une* histoire parmi d'autres possibles. Même si j'ai la faiblesse de ne pas la croire tout à fait erronée, je ne me cache pas qu'elle présente des lacunes, qu'elle fait preuve de certaines injustices, qu'elle témoigne – pour tout dire – de partis pris philosophiques : « défauts » inhérents à toute entreprise de ce genre, mais qui ont leurs raisons, sur lesquelles je voudrais brièvement m'expliquer.

*

Commençons par les lacunes et les injustices, ou tout au moins par les plus voyantes d'entre elles.

Afin de conserver, autant que faire se peut, une cohérence à cette lecture, j'ai limité le champ de mon étude à la philosophie *stricto sensu*. On ne trouvera pas ici – sauf lorsqu'une référence s'y révèle nécessaire – d'informations relatives aux sciences dites « humaines » ou « sociales » : linguistique, sciences cognitives, éthologie, psychologie, psychanalyse, sociologie, science politique, histoire, ethnologie ou anthropologie.

J'ai dû, en outre, renoncer à explorer bon nombre de débats suscités par l'intervention de la philosophie dans d'autres régions du savoir : débats sur le déterminisme des phénomènes microphysiques, sur la nature et le fonctionnement du

droit, sur l'interprétation des œuvres littéraires et artistiques, pour ne citer que quelques exemples. Condamné à être sélectif – car nul ne peut tout dire –, je me suis astreint à demeurer à l'intérieur d'un « espace » de problèmes historiquement déterminé, qu'on pourrait dire « commun » sinon à tous, du moins à la plupart des philosophes du *xx^e* siècle.

Contraint, pour les mêmes raisons, de m'en tenir aux philosophes les plus « importants », j'ai décidé de ne retenir que ceux dont les écrits avaient substantiellement modifié la configuration de cet « espace commun ». Si d'autres œuvres, remarquables en elles-mêmes, ne sont pas du tout – ou pas assez – évoquées dans ce livre, ce n'est donc de ma part ni l'effet d'un « oubli », ni celui de l'indifférence. Cela vient simplement de ce que je n'aurais pu les faire entrer sans artifice dans les limites de mon propos. Bref, de ce que – malgré leur intérêt intrinsèque – elles sont demeurées jusqu'ici marginales ou privées de postérité.

*

Mes partis pris, toutefois, ne se devinent pas seulement au choix que j'ai fait des philosophes que j'estime importants. Ils se donnent également à voir dans la manière dont, en les discutant, j'ai présenté leurs thèses.

S'il fallait la résumer d'une phrase, je dirais que ma méthode de lecture repose sur la conviction que les idées ne tombent pas du ciel, ni ne naissent par génération spontanée. Leur histoire n'est jamais « pure ». Toute idée véhicule avec elle des enjeux d'ordre scientifique, politique ou religieux. Chaque fois que je l'ai pu, je me suis efforcé d'éclairer ceux-ci. D'arracher au discours des philosophes leurs pré-supposés implicites. De comprendre avec qui ils dialoguaient, ou contre qui ils se battaient, lorsqu'ils proposaient tel concept nouveau, telle problématique inédite.

La logique de cette position m'a obligé, pour quelques-uns d'entre eux, à évoquer un peu longuement leur biographie. Il me semble en effet difficile de lire correctement certains penseurs sans connaître l'arrière-fond, existentiel ou sociologique, qui a vu leurs œuvres émerger. Plus généralement, je ne crois pas que les grands débats philosophiques puissent

être complètement abstraits du contexte historique dans lequel ils se sont déroulés. Les deux guerres mondiales, la révolution de 1917, le nazisme et le communisme, Auschwitz et Hiroshima, la guerre froide, la fin des empires coloniaux, la lutte des peuples opprimés du Tiers Monde et d'ailleurs : autant de phénomènes trop lourds de conséquences, dans tous les domaines, pour qu'une grande part de la philosophie contemporaine n'en ait pas été, d'une manière ou d'une autre, affectée.

Dernier choix, tout aussi discutable : celui que j'ai fait de recourir, dans cette enquête, à des outils qui sont habituellement ceux qu'emploie l'historien des idées – les notions, par exemple, d'école et de mouvement, d'influence et de filiation. Incontestablement commodes, ces notions que j'utilise ici sans les thématiser n'en sont pas moins problématiques. Et sans doute devraient-elles, à leur tour, faire l'objet d'une réflexion critique – réflexion qui, à elle seule, exigerait un livre distinct.

*

Il serait vain de cacher que le présent travail s'est nourri non seulement de lectures assidues mais aussi, jusqu'à un point dont je ne suis pas moi-même conscient, de toute mon expérience personnelle depuis qu'il y a bientôt trente ans j'ai entrepris l'apprentissage de la philosophie. Et, en particulier, d'un grand nombre de rencontres et de conversations qui, d'une façon ou d'une autre, ont contribué à la formation de mes idées.

Qu'il me suffise de dire, ici, que certaines de ces rencontres m'ont à jamais marqué. La plus déterminante a été la première, celle d'Édouard Barnoin, mon professeur de philosophie en classe terminale au lycée Louis-le-Grand (1966). Je voudrais également évoquer quelques grands disparus dont la parole m'est toujours proche : Jacques Lacan, Louis Althusser, Roman Jakobson, Herbert Marcuse, Vladimir Jan-kélévitch, Michel Foucault, Thomas Kuhn.

Grâce à eux, mais aussi à beaucoup d'autres qui sont encore vivants – et parmi lesquels je dois nommer, à tout le moins, Jacques Derrida, Jacques Bouveresse et Stanley

Cavell –, j'ai eu la chance exceptionnelle de pouvoir découvrir, hors des livres, quelques-unes des multiples façons dont se conjugue le verbe « penser ». C'est un peu de cette chance, également, que j'ai voulu faire partager à mes lecteurs. Et d'abord aux plus jeunes, à ceux qui – comme mon fils – paraissent voués à grandir dans un monde où la voix de la philosophie, menacée par toutes sortes de violences, aura de plus en plus de peine à se faire entendre.

Qu'il me soit permis, enfin, de remercier les deux personnes grâce auxquelles ce livre existe : Thierry Marchaisse, qui l'a suscité et dont l'amitié vigilante m'a considérablement aidé à en améliorer le texte – ainsi que Rose-Marie, dont le soutien moral m'a été essentiel pour parvenir au terme de cette folle entreprise à laquelle j'ai failli plusieurs fois renoncer.

C. D.
*Cambridge (Massachusetts),
le 27 janvier 1995.*

INTRODUCTION

Naissance de la modernité

Quelques années encore d'atrocités diverses, en Bosnie, au Rwanda ou ailleurs, et notre siècle s'achèvera.

Il n'aura pas volé, au palmarès de l'histoire, le grand prix de l'horreur. On chercherait en vain : aucune époque n'a vu se perpétrer autant de crimes à l'échelle planétaire. Des crimes de masse, organisés rationnellement et de sang-froid. Des crimes issus d'une insondable perversion de la pensée – une perversion dont le nom d'Auschwitz restera à jamais le symbole.

Il était pourtant bien parti, ce siècle qui a mal tourné. Il avait eu des débuts prometteurs. Il avait même donné, entre 1880 et 1914, de sérieux motifs d'optimisme à une Europe alors au faîte de sa puissance.

Celle-ci ne traverse-t-elle pas, durant les trente années qui précèdent la Première Guerre mondiale, un véritable âge d'or ? Militairement et économiquement, elle domine le reste du monde. Grâce aux progrès de la technologie, de la médecine et de l'éducation, elle croit voir triompher les Lumières. Enfin, précédée par l'avant-garde de ses penseurs et de ses créateurs, elle entre au même moment dans une ère nouvelle, la « modernité », qu'annoncent de profonds changements dans l'ordre de la culture.

Pour apprécier l'importance de ces derniers, il faut se rappeler que, de la Renaissance jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les productions de l'art et du savoir sont considérées, non comme de simples constructions mentales, mais comme des *représentations* fidèles d'une réalité qui leur préexiste. Sans doute le mécanisme selon lequel s'engendrent ces représentations fait-il l'objet d'analyses fort diverses, qui en contestent parfois le caractère « naturel ». De tels accès de scepticisme

demeurent cependant isolés. Pour la majorité de ceux qui s'interrogent à leur propos, nos signes sont fiables, nos langages véridiques et notre esprit en plein accord avec le monde.

Longtemps dominantes, ces convictions cessent progressivement de l'être à partir de 1880. Liées à une image de l'univers qui n'a guère évolué depuis près de trois siècles, elles se voient remises en cause en même temps que celle-ci. Des questions jusque-là refoulées resurgissent avec force. Nos signes ont-ils bien un fondement hors de notre esprit ? Les lois qui président à leur agencement sont-elles vraiment les seules possibles ? Est-il sûr qu'elles reflètent autre chose que des choix subjectifs ou des normes culturelles ? Pour de multiples raisons, artistes, savants et philosophes commencent à en douter. Mais si beaucoup d'entre eux rejettent comme illusoire la prétention de nos langages à dire le vrai, ils se passionnent, en revanche, pour les signes eux-mêmes – qui, en perdant de leur transparence, gagnent en mystère. Ainsi que pour le mécanisme de la représentation – qui devient, en peu d'années, l'objet des réflexions les plus subversives.

Il s'agit, si l'on veut, d'une « crise ». Mais d'une crise vécue comme un enrichissement et, dans une large mesure, comme une libération. Car si la logique de la représentation, au sens classique du terme, n'est qu'une construction de l'esprit, et non plus l'expression d'une structure « naturelle » et immuable, d'autres types de construction doivent être possibles. D'autres usages des signes peuvent être imaginés, d'autres règles du jeu élaborées. Des règles qui, à leur tour, devraient permettre l'exploration de territoires nouveaux – à la mesure de la soif d'expansion qui, dans tous les domaines, saisit alors l'Europe.

Telles sont quelques-unes des préoccupations qui, partout où on les voit affleurer, permettent de repérer, entre 1880 et 1914, l'émergence d'une culture résolument « moderne ».

*

Préoccupations manifestes, par exemple, chez les poètes de ces années-là. Rilke, Apollinaire, Saba, Trakl, Cendrars, Pessoa, Ungaretti, Maïakovski ne sont pas seulement proches

par l'âge. Ils ont en commun de traiter le langage avec une liberté jusqu'alors impensable. Les mots, il est vrai, résistent. On ne peut jouer avec eux sans mettre en péril la signification. Certains, comme les « futuristes » russes, acceptent cependant d'assumer un tel risque. Leurs tentatives déboucheront bientôt sur l'invention, par Khlebnikov, d'une langue inouïe, le « transmental » (*zaoum*).

Dans l'univers des sons, soumis à des codes moins contraignants que celui des mots, les expérimentations abondent dès la fin du XIX^e siècle. Wagner, Moussorgski, Mahler et Debussy réussissent à distendre le carcan de l'harmonie qui, depuis Bach, gouverne la musique occidentale. Arnold Schönberg achève de le faire éclater. Son *Pierrot lunaire* (1912), première œuvre rigoureusement atonale, constitue le point de départ de toute la musique dite sérielle ou dodécaphonique.

Mais c'est surtout le langage pictural qui se voit bouleversé par les changements les plus spectaculaires. Ceux-ci ont pour cause immédiate l'essor de la photographie. A quoi bon, en effet, se limiter à la reproduction des apparences, maintenant que cette tâche peut être menée à bien par des moyens purement mécaniques ? Conscients du fait qu'un tel « progrès » les met au défi de se forger une nouvelle légitimité, les peintres décident alors de chercher en eux-mêmes les lois qui désormais régiront leur travail, plutôt que de se laisser dicter celles-ci par l'œil.

Véritable aventure philosophique, l'histoire de la peinture moderne commence, d'une part, avec la triple réaction de Cézanne, Van Gogh et Gauguin contre le réalisme optique prôné par les impressionnistes et, d'autre part, avec le mouvement symboliste. Les premiers ouvrent la voie à une reconstruction mentale du réel, que systématiseront fauves (1905) et cubistes (1908). Quant aux adeptes du symbolisme, qu'ils se réclament de Moreau, de Redon ou de Klimt, ils choisissent de tourner le dos au monde sensible pour se fixer comme objectif la représentation de leur propre univers mental, traversé d'inquiétudes religieuses. De cette rupture spiritualiste sort, sous l'influence de Kandinsky et de Kupka, bientôt suivis par Malevitch et Mondrian, la peinture dite abstraite ou non figurative (1910).

Encore faut-il s'entendre. Si le *Carré noir sur fond blanc* (1915) de Malevitch est – pour reprendre ses termes – une peinture « non objective », elle n'en possède pas moins une valeur représentative. Simplement, au lieu de renvoyer à un objet visible, elle se réfère à un absolu spirituel. Trois ans plus tard, le *Carré blanc sur fond blanc* (1918) marque l'aboutissement de ce parcours initiatique. Ayant atteint son but suprême, la peinture croit toucher à sa fin. Malevitch pose ses pinceaux.

Le fait qu'il les reprenne, quelques années plus tard, pour composer d'étranges tableaux figuratifs au charme « primitif » prouve cependant qu'on ne peut décider par décret la mort de la peinture. Non plus, d'ailleurs, que celle de la philosophie.

*

Pour les savants, l'avènement de la modernité ne se traduit pas seulement par une mutation radicale de leur image du monde, mais aussi par une interrogation nouvelle sur le fondement des sciences, ainsi que par la constitution de disciplines axées sur l'analyse de la représentation.

Les mathématiques sont les premières atteintes par ce processus de refonte. Celui-ci débute dans les années 1870, lorsque des mathématiciens, constatant que leurs concepts de base – ceux de l'arithmétique, en particulier – manquent de rigueur, s'engagent dans une audacieuse réflexion sur leur propre langage – réflexion liée à un essor sans précédent de la logique, qui tend à devenir alors la science la plus « fondamentale » de toutes.

Les sciences physico-chimiques entrent à leur tour, dans les dernières années du siècle passé, en pleine effervescence. Des découvertes capitales s'enchaînent. Planck forge le concept de « quantum » d'action. L'antique hypothèse de la structure atomique de la matière se voit définitivement confirmée. Einstein formule la théorie de la relativité (1905). Parce qu'elle fait voler en éclats l'idée, héritée de Newton, d'un espace et d'un temps absolus, cette dernière se révèle aussi révolutionnaire, pour la représentation scientifique du monde,

que peut l'être, pour sa représentation picturale, l'invention concomitante de l'abstraction.

Issue des recherches sur la structure de l'atome, la mécanique « quantique » connaît, dans les années suivantes, un développement rapide. Dans son interprétation dominante, défendue par Bohr et confortée par les relations d'incertitude de Heisenberg (1927), elle aboutira à une remise en cause du déterminisme classique – remise en cause à son tour contestée par Einstein, Schrödinger et de Broglie, dont les objections restent, aujourd'hui encore, au cœur d'un débat crucial pour l'avenir de la physique.

Dans le domaine biologique, le renouvellement n'est pas moins saisissant. D'une part, la théorie darwinienne de l'évolution a fait entrer la nature dans l'histoire. D'autre part, la vieille querelle du mécanisme et du vitalisme a fini par s'éteindre, laissant la place à une approche fonctionnelle du vivant. A la faveur de ce changement de perspective, physiologie et neurologie accomplissent d'importants progrès, tandis que les travaux de Pasteur ouvrent la voie à la médecine moderne, et ceux de Mendel à la génétique ou théorie de l'hérédité.

Les sciences sociales, enfin. Longtemps centrées sur l'étude de l'espace et du temps humains (histoire, géographie, économie, sociologie), elles s'enrichissent à partir de 1880 de trois disciplines nouvelles qui, sous des angles différents, abordent le phénomène de la représentation.

A bonne distance de la philologie classique, plus préoccupée par l'évolution historique des langues que par leur fonctionnement interne, les principes d'une science du langage sont jetés par le linguiste suisse Ferdinand de Saussure (1857-1913) – dont les idées ne porteront tous leurs effets qu'un demi-siècle plus tard.

L'ethnologie, de son côté, se développe dans le sillage des conquêtes coloniales, tout en contribuant à saper l'idéologie ethnocentrique qui les inspire. Au fur et à mesure, en effet, qu'elle découvre la richesse des coutumes et des représentations « prélogiques » (Lévy-Bruhl), l'ethnologie est amenée à contester la prétendue « supériorité » de la civilisation européenne et à mettre en valeur, derrière la « bizarrerie » des

sociétés sans écriture, l'unité profonde du fait symbolique. Autrement dit, du genre humain.

Quant à la psychanalyse – terme forgé en 1896 par le médecin viennois Sigmund Freud (1856-1939) –, si elle ne forme pas une science au sens usuel du terme, ainsi que le soulignera bientôt Karl Popper, elle ne se réduit cependant ni à une nouvelle métaphysique, ni à une branche de la psychologie ou de la psychiatrie. Loin d'être une notion romantique ou une catégorie nosographique, l'inconscient freudien est le nom d'une « instance » universelle dont l'apparition semble concomitante à celle du langage, du symbolique en général. Son exploration relève d'une pratique du déchiffrement, que ce soit à travers le symptôme névrotique (*Études sur l'hystérie*, en collaboration avec Josef Breuer, 1895) ou, chez le sujet « normal », à travers le triple canal du rêve, de l'acte manqué et du mot d'esprit (*Witz*). C'est en tout cas ce que Freud – qui ne semble pas avoir eu connaissance des recherches de son quasi-contemporain Saussure – s'efforce de montrer dans la trilogie constituée par *L'Interprétation des rêves* (1900), *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901) et *Le Mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient* (1905). Trois ouvrages marqués par une même conception de la « scène » psychique comme lieu d'une « représentation » dont l'inconscient serait l'auteur caché.

*

Face à de telles révolutions dans l'ordre de l'art et de la science, le rythme auquel, parallèlement, évoluent les idées philosophiques peut sembler bien paisible. Pourtant, si elles sont moins spectaculaires que les précédentes, les transformations de la philosophie, entre 1880 et 1914, n'en sont pas moins profondes.

Leur origine est liée à l'apparition, chez les mathématiciens, d'un souci relatif aux fondements de leur propre discipline, dont la solidité engage celle de l'ensemble du savoir. Pour que celui-ci puisse se développer en toute sécurité, il faut que les principes mathématiques de base soient formulés dans un langage précis et rigoureux, exempt de toute présup-

Table

<i>Avant-propos</i>	9
<i>Introduction. Naissance de la modernité</i>	15
1. La voie sûre de la science	29
1. Progrès de la logique	29
2. De la logique à la phénoménologie	37
3. De la logique à la politique	50
4. La dissidence de Wittgenstein	67
2. Les philosophies de la fin	91
1. La fin de l'Europe	91
2. La fin de l'oppression	109
3. La fin de la métaphysique	134
4. Après la fin	157
3. Penser Auschwitz	177
1. Les chemins de l'exil	177
2. Le choix de Heidegger	187
3. Premières enquêtes	214
4. L'instruction du procès	229
4. Dans la guerre froide	243
1. Les partisans du libéralisme	243
2. Le défenseur de la liberté	255

3. Vers une troisième voie ?	276
4. Destins du marxisme	284
5. La raison en question	303
1. « Structure » contre « sujet »	303
2. Une histoire de la vérité	322
3. De la déconstruction au néopragmatisme	339
4. Communication ou investigation ?	355
<i>Épilogue. La cathédrale inachevée</i>	<i>369</i>
<i>Postface. Après-coup (1999)</i>	<i>375</i>
<i>Glossaire</i>	<i>381</i>
<i>Bibliographie</i>	<i>387</i>
<i>Index</i>	<i>395</i>